La génération Marot. Poètes français et néo-latins (1515–1550). Actes du Colloque International de Baltimore, 5–7 décembre 1996, sous la direction de Gérard Defaux. Paris, Champion, 1997. Pp. 556.

Ce volume constitue le second cycle des manifestations érudites qu'organisa Gérard Defaux pour commémorer le 500^e anniversaire de la naissance de Clément Marot. Le premier volume (*Actes du Colloque de Cahors*) s'étant consacré exclusivement au "prince des poètes," le second tente d'en élargir le cadre pour considérer les contemporains de Marot, ainsi que certaines dimensions du contexte social, artistique et littéraire à l'intérieur duquel le poète évoluait. Ces *Actes* se veulent donc un rappel des faits les plus évidents, que Marot n'était que le membre le plus saillant de sa génération, même si la Pléiade avait préféré à des fins poético-politiques faire le vide autour de lui, de Scève et de Saint-Gelais. D'ailleurs l'absence dans ce volume de chapitres consacrés à ces derniers souligne un des partis pris du colloque: faire de Marot une vedette entourée uniquement de poètes "mineurs," ceux qu'on ne lit presque plus et dont on parle de moins en moins.

Cette intention de récupérer et de revaloriser les illustres inconnus de la première moitié du seizième siècle est rendue explicite par la longue préface (on est plutôt tenté de dire le sermon, tant elle regorge de remontrances et d'un ton évangélique quelque peu déplacé) par laquelle Defaux ouvre le volume. Nous nous sommes trop concentrés, affirme-t-il, sur un trop petit nombre d'auteurs renaissants. Ce faisant, nous négligeons une quantité appréciable de poètes d'une valeur et d'un intérêt réels. Mais pourquoi se concentrer presque uniquement sur des poètes? Dolet, Champfleury, Bonaventure des Périers, Corneille de Lyon (pour ne pas dire Clouet!) ne firent-ils pas partie de la "génération Marot"? Les *Actes* de Baltimore les écartent comme ils ont écarté Scève et Saint-Gelais.

Cette intention ne laisse pas toutefois de soulever un problème majeur: la quasi-nécessité ressentie par certains des intervenants de proclamer que tel ou tel mineur possède vraiment des qualités littéraires que l'on a eu tort de négliger jusqu'ici. L'histoire, il est vrai, a parfois enseveli injustement certains écrivains. Mais si nous négligeons les François Habert et autres Eustorg de Beaulieu, ce n'est ni par oubli ni par ignorance mais parce qu'ils sont réellement sans talent durable. Pour ce nouveau millénaire leurs écrits renferment tout au plus quelques curiosités historiques, mais ils ne nous parlent plus, à la différence de Marot lui-même. Malgré l'insistance avec laquelle on nous conjure le nouvel avènement des marotiques, ce n'est sans doute pas "l'espace" que la "génération montante" de critiques voudra occuper.

Après la préface, les *Actes* comportent 24 chapitres regroupés en trois sections. Le premier volet, de huit communications, réintègre l'oeuvre des deux Marot, père et fils, dans le contexte social, politique, commercial et même musical (une contribution) qui l'a nourrie et conditionnée. François Rigolot rejoint pour cette occasion les chercheurs, nombreux depuis une dizaine d'années, qui rééva-

luent les rapports entre imprimeurs, libraires et écrivains à la lumière des nouvelles conditions commerciales créées par l'imprimerie. Chemin faisant, il indique quelques-unes des études fondatrices dans ce domaine: celles de C. Brown, E. Armstrong, J. Lecointe, Y. Delègue, auxquelles il faut rattacher le *Montaigne's Career* de G. Hoffman (1998). Tout en soulignant un corporatisme artistique qui marque de façon générale le début du siècle, Rigolot discerne l'émergence progressive d'une individualité littéraire chez Marot. Mais ce nouveau statut d'auteur, source de fierté, s'accompagne chez lui d'un sentiment de culpabilité: un rapport problématique à la Parole divine fait obstacle à son rêve de gloire terrestre.

Cynthia Brown poursuit ses travaux antérieurs avec l'examen comparatif des éditions imprimées d'un rival de Marot, Pierre Gringoire, nous montrant la valeur des données matérielles (l'illustration, l'ordre des vers, etc.) dans la reconstitution des pratiques éditoriales de l'époque. François Cornilliat contraste les techniques littéraires des deux Marot de façon à souligner un profond décalage entre deux vocations du texte. A partir d'une fine analyse du rôle de la prière, de sa fonction rhétorique dans les deux textes, c'est une évolution dans l'art de la poésie elle-même qui est décelée. L'essentiel de la communication de Gérard Defaux porte sur la date de composition de l'épître XXIV de *La Suite de l'Adolescence Clémentine*, qu'il considère cruciale pour déterminer la date de succession du fils à "l'état" occupé à la cour par son père. L'auteur fait trop grand cas d'une petite erreur commise au tome 1 de son édition, ce qui donne lieu à un effort de rectification. L'argument qui en découle tend en fait à démontrer la justesse de la date avancée par F. Guyot et J.-C. Monferran (1997).

Stephen Bamforth rétablit ensuite la toile de fond politique, depuis le mariage royal de 1518 et le traité de paix universelle de la même année jusqu'à la célèbre rencontre du Camp du Drap d'Or, afin de cerner un moment de la carrière marotique. C'est celui de ses premiers contacts avec les auteurs néo-latins engagés dans la capagne de propagande autour de ces événements et donc de sa propre participation à cette opération monumentale. La caractérisation d'un Marot politique, organe de la propagande royale, se poursuit au cours des deux communications suivantes. Celle de Michael Randall, fortement influencée par ses lectures des ouvrages de L. Marin et de E. Kantorowicz en particulier, nous esquisse le portrait d'un poète travaillant à l'élaboration d'une image royale dont le but est d'assurer l'unité nationale. Celle de Michèle Clément, par contre, raconte la construction progressive d'une identité autonome du poète, dégagé d'entrave, qui se sentirait libre de critiquer les pulsions guerrières et le désir d'absolutisme de François 1^{er}. La première partie du livre se termine par l'examen de la mise en musique de certaines chansons de Marot, chapitre qui peut étonner par sa place inattendue. John McClelland démontre l'affiliation de l'homophonie de la chanson parisienne avec la rhétorique, à l'encontre de la polyphonie italienne, qui est un procédé poétique. Les chansons sentimentales de Marot, dit-il, sont surtout discursives tant par leurs sujets que par l'exposition de ces sujets, ce qui expliquerait

l'aversion des compositeurs de la seconde moitié du siècle pour les textes marotiques autres que les épigrammes.

Le deuxième volet de sept communications prétend encadrer les "domaines français et néo-latins," mais en quoi il se différencie de la troisième partie du livre n'est nullement évident. Christine Scollen-Jimack tâche de dresser une typologie des "marotiques" en cumulant les critères, surtout paralittéraires, de comparaison. Perrine Galland-Hallyn maintient toujours son haut niveau d'élégance et de lucidité. Une bibliographie généreuse, habituelle chez elle, facilite la navigation des eaux "bourbeuses" de l'héritage commun à Marot et aux auteurs néo-latins de son entourage, surtout Macrin et Bourbon. L'élaboration consciente d'un style direct et personnel chez Marot est savamment retracée jusqu'à ses sources antiques. Une seule contribution, celle de Jean Balsamo, se consacre à l'interférence des arts visuels et de la poésie (Chappuys, Héroët, Saint-Gelais). Il s'agit de restaurer l'histoire, fort complexe, des vitraux figurant la fable de Psyché, à partir des sources picturales et littéraires, afin de démontrer la présence simultanée des trois poètes à Paris. Michel Magnien se charge de présenter l'oeuvre du poète toulousain, humaniste et cicéronien, ami et défenseur de Marot, J. de Boysonné. On lui sait gré d'avoir rappelé dans ses notes copieuses combien les chercheurs sont redevables au doyen des études marotiques, C. A. Mayer, absent du colloque. Tom Conley, dans un essai très stimulant, trouve dans les schémas spatiaux du cartographe et géomètre du roi, Oronce Finé, le paradigme non seulement du rondeau marotique, mais de l'imaginaire cosmique de toute une génération. Un genre peu étudié est abordé par Annette Tomarken, qui se penche sur l'épithaphe de la génération Marot pour en révéler des stratégies rhétoriques subtiles, ironiques, élitistes et paradoxales. A son tour, J.-E. Girot s'attache à exposer un procédé poétique dont l'invention ou du moins la maîtrise a été parfois attribuée à Marot lui-même: le "coq-à-l'asne." Sa présentation du sujet est claire et intégrale; on se demande donc ce que vient y faire un supplément de 21 pages, sous guise d'appendices, inséré à la suite de sa communication.

Le troisième volet du triptyque comporte neuf chapitres, tous consacrés à des poètes secondaires, voire tertiaires, rivaux ou alliés de Marot. Philippe Desan rouvre le dossier Marot-Sagon pour démontrer que la querelle n'était pas qu'une affaire de religion ou d'amour-propre, mais aussi de pécune et d'auto-promotion. Les libraires gagnaient en effet par la vente des libelles que le public s'arrachait, tandis que Sagon et ses suppôts se mettaient en vedette en s'attaquant au poète le plus célèbre de l'époque, mais qui était entaché d'évangélisme. Dans un essai tout aussi éclairant et axé sur la même querelle, Thierry Mantovani fournit une perspective moins sociologique que littéraire. Les conceptions de "poète" et de "poésie" — liées aux notions de génie, de fureur et de subjectivité — émergent dans ces années 1530, au détriment de la rhétorique. Moins obtus qu'on a bien voulu le croire, Sagon aurait désiré s'associer à cette nouvelle orientation mais se voyait encore contraint par des considérations de technique et de contenu moral

qui étaient en train de passer de mode. La ligne qui départage le camp des marotistes du camp des “sagouins” n’est nette ni en ce qui concerne les noms des adhérents, ni en ce qui concerne les modèles qu’ils invoquent et les qualités qu’ils admirent. Ainsi, Michel Simonin révèle que Jean Le Blond, allié de Sagon dans la querelle, est un homme d’esprit large (ses traductions le démontrent) qui finit par reconnaître que Marot siège au sommet de la poésie française, avec Salel et Saint-Gelais, sinon au-dessus d’eux. Sagon n’y est plus qu’un figurant.

Les *Triumphes du treschrestien . . . roy de France, François premier* (1550) de Jean Bouchet nous sont présentés par Jennifer Britnell, non pas comme l’oeuvre superficielle que l’on croyait mais comme un texte moral de grande haleine, qui s’inspire des Rhétoriciens et qui les dépasse. Avec l’érudition, la précision et la verve qu’on lui connaît, Richard Cooper expose les écrits de l’infortuné Michel d’Amboise, nous convainquant — presque — qu’il faudrait non seulement éditer ses oeuvres mais les méditer aussi. Frédéric Tinguely jette une lumière nouvelle sur un texte ambivalent, à la fois récit de voyage (réellement entrepris) et lettre d’amour, *Le Discours du voyage de Constantinople* de La Borderie (1542). Robert Cottrell voit dans une autre tentative d’hybridation, celle de la poésie pétrarquiste avec la marotique dans “Le Temple de Vertu” d’Habert, un emblème et le projet de réforme poétique de sa génération. La conception de la vertu épousée par Habert le range carrément dans la tradition allégorique de ses confrères français, mais par son affinité avec l’éthique aristotélicienne, sa “vertu” diverge de celle de son maître, Marot, et anticipe celle de Ronsard. Hope Glidden replace l’oeuvre de Salel dans le contexte de la querelle des traducteurs des années 1540, par l’entremise des théories énoncées par “Dame Poésie,” préfacière et porte-parole de l’auteur de la première traduction en vers de l’*Iliade* (1545). Salel aurait ambitionné lui-même dans sa traduction de recréer les qualités visuelles du langage, tant louées par Quintilien chez Homère, c’est-à-dire les variantes du procédé de l’*enargeia*: la *descriptio* et l’*ecphrasis*. Enfin, François Rouget, suivant la piste tracée par Gisèle Mathieu-Castellani dans les *Actes* de Cahors, explore la fortune posthume de Marot, dont l’oeuvre résonne encore dans les vers d’Olivier de Magny, qui pensait pourtant imiter Ronsard.

Les 24 chapitres de ces *Actes* — presque tous des modèles de recherches sérieuses — s’ajoutent à ceux des *Actes* de Cahors pour former une image très orientée de la poésie française. C’est un tableau dont le centre est Marot, “prince” incontesté autour duquel gravite tout le reste de l’institution littéraire contemporaine. Néanmoins, ces études devraient intéresser la “génération montante” dans la mesure où ils apportent sur un corpus poussiéreux des perspectives rafraîchies par les méthodes actuelles de la critique.

LAURA WILLETT, *University of Toronto*